

Echos d'Amérique

Aux Etats-Unis

—Dans un discours prononcé récemment au théâtre Olympique de St Louis, Missouri, une dame Véronica E. Church, s'adressant à l'Association nationale des banquiers, a franchement déclaré que les femmes sont plus aptes à administrer les banques que MM. leurs frères ou leurs époux. Tranchant dans le vif de la question, Mme Church, après avoir prôné l'honnêteté, l'intégrité, la courtoisie, et la prévoyance des femmes, (qualités que nous n'osions contester un instant), conclut: "Je crois pouvoir assurer que la femme est en général plus honnête que l'homme, et, partant, qu'on devrait lui confier des emplois importants dans les banques."

La brave Mme Church n'y va pas de main-morte, comme vous voyez. Sans vouloir la contrister, nous nous permettrons de remarquer, cependant, qu'elle est par trop affirmative. Tout en admettant que nos voisins ne jouissent pas d'une réputation sans taches quant aux manipulations de fonds, nous sommes d'avis — supposant vrai le jugement de Mme Church — que, si aux Etats-Unis les hommes sont moins honnêtes que les femmes, c'est que celles-ci élèvent mal leurs fils, ou que les amies les soeurs, ou les femmes des yankees les poussent trop à mettre la main dans le sac du public, pour satisfaire leurs trop fréquents et coûteux caprices féminins. Jusqu'ici les gentilles petites Américaines faisaient tirer les marrons du feu par le sexe fort, maintenant, — juste retour des choses, — elles veulent se charger de cette besogne. Sont-elles certaines, néanmoins, qu'à ce jeu elles ne se brûleront pas les doigts? Il est vrai, dans ce cas, elles pourront avoir recours aux lumières de Mme Church, femme apparemment géniale, et mieux avisée que tous les vieux barbons de sa patrie...

—Le costume féminin s'opposant aux fugues précipitées, ce n'est pas une fille d'Eve qui aurait pu accomplir le récent exploit d'un brigand new-yorkais.

Oui, d'un brigand. Jugez, du reste, si la petite manoeuvre suivante, pratiquée la semaine dernière dans un tramway de la 95ième rue, près de la 102ième avenue, peut mériter un autre nom à son auteur.

Comme une voiture électrique roulait dans l'aristocratique quartier de la métropole américaine, non loin de "Central Park", un homme masqué y monta prestement, pointa un revolver sur le wattman, à qui il intima de mettre la voiture à toute allure, puis, sans perdre de temps, l'émule de Fra Diavolo cueillit les réticules et les bijoux des passagères terrorisées, et... comme en un cauchemar, disparut aux abords de la 102ième avenue. La police n'a pas encore retrouvé l'audacieux voleur, qui, certes, ne contribuera pas à faire changer les pessimistes vues de Mme Church, sus-nommée, à l'endroit des hommes.

On va bien, à New-York, en ce commencement du XXème siècle!

—D'après la statistique mensuelle publiée par le Trésor américain, il ressort qu'à la date du 31 août dernier, la dette publique de l'Union atteignait 970,368,383 dollars, l'encaisse du Trésor non comprise, soit une diminution de 3,488,418 dollars sur le mois de juillet précédent. La dette se répartit comme suit:

Dette portant intérêt, 992,133,380 dollars; dette qui a cessé de porter intérêt, 1,126,375 dollars; dette ne portant pas intérêt, 397,795,503 dollars; soit au total, 1,321,055,258 dollars; balance de caisse du Trésor, 350,686,875 dollars; le montant net de la dette est donc de 970,368,383 dollars.

Toutefois, dans ce montant ne sont pas compris 1,058,260,869 dollars, représentant les certificats et bons du Trésor émis, et qui sont compensés par une somme égale gardée en caisse, comme fonds de réserve, pour leur rachat.

Ce sont là de jolis chiffres, bien petits, cependant, quand on songe à l'avenir qui est réservé aux Etats-Unis, à leur population sans cesse croissante, et à leur merveilleuse activité toute de production; sans oublier, en passant, que le militarisme y étant pour beaucoup, notre ancienne mère-patrie, toute riche qu'elle soit, plie sous le fardeau d'une dette publique qui approche des 8 milliards de dollars.

Quant au Trésor américain, réservoir des fonds d'état, son encaisse métallique toujours au 31 août dernier, s'élevait à 1,328 millions de dol-

lars, contre 1,319 millions de dollars au 31 juillet. L'encaisse or a augmenté de plus de 11 millions de dollars. L'argent en barre et l'argent monnayé ont diminué de 1,300 mille dollars. La circulation du papier a diminué d'environ 4,800 mille dollars; et les certificats du Trésor en circulation ont passé de 1,007 millions à 1,000,400 mille dollars.

—Etant donnée la lutte économique à laquelle se livrent depuis quelques années les nations manufacturières, et l'amour du gain qui aiguillonne tout spécialement les Etats-Unis, il est permis de supposer que, peut-être prochainement, ils auront à défendre par les armes leurs aspirations mercantiles. En ce moment, tel un premier pas vers ce déplorable état de choses, nous signalons la friction assez intense qui se produit entre l'empire Nippon et les concitoyens de M. Roosevelt.

A Tokio, pour parler clairement, on ressent vivement le mouvement anti-japonais qui se manifeste aux Etats-Unis depuis quelque temps. Aussi, les journaux nippons daubent-ils, comme ils le savent le faire, sur le compte des Américains. Dans la capitale japonaise, à un dîner où assistaient, le 20 octobre, en l'hôtel Impérial, 150 des principaux banquiers et hommes d'affaires nippons, ces messieurs ont déclaré intolérable l'attitude agressive des Etats-Unis vis-à-vis des Japonais. Laconiquement, il fut dit que depuis 3 mois se sont passés les faits très graves que voici: protestation des Américains contre le programme japonais à exécuter en Mandchourie; assassinat par les yankees de pêcheurs de phoques, japonais; assassinat du président de la banque du Japon à San Francisco; attaques violentes de J. D. Rockefeller, au sujet de ce qu'il appelle la tricherie commercia-



M. F. BRUNETIERE, célèbre critique français, de l'Académie française, dont le récent ouvrage sur Balzac, lui vaut les éloges de tous les lettrés. Dans ce livre, M. Brunetière définit magistralement le roman, assigne sa place véritable dans la littérature, et analyse l'entendement logique de ses fins.

le du Japon; exclusion des Japonais des îles Hawaï; insultes publiques adressées au professeur Omori, et, enfin menaces de guerre entre les Etats-Unis et le Japon, faites par M. Kahn, membre du Congrès américain. Mais, ce que les Nippons ressentent le plus, c'est le nouvel arrêté qui exclut les jeunes Japonais des écoles publiques de la Californie. La situation diplomatique entre l'empire insulaire d'Extrême-Orient, et la plus grande des républiques est si tendue, que le gouvernement japonais s'efforce de calmer la presse de l'empire, de crainte de voir détruire l'amitié politique qu'il entretient avec les Etats-Unis, ainsi que les relations financières et commerciales dont bénéficient ces deux pays.

Somme toute, l'oncle Sam n'a peut-être pas tort de construire rapidement une puissante marine; tandis que le président Roosevelt prêche la paix aux hommes de bonne volonté. Lisez: Jocrisses qu'il entend... Achevez.

—Toujours à propos d'argent, puisque l'argent semble lester la barque que dirigent les mentalités de ce continent, nous rapportons la brouille domestique du Duc de Marlborough, grand décafé anglais, dont Miss Consuelo Vanderbilt redora le blason, par son mariage du 6 novembre 1895, célébré en l'église Saint-Thomas de New-York. De potins colportés dans la haute aristocratie britannique, il paraîtrait que depuis dix-huit mois le Duc et la Duchesse font mauvais ménage et se voient fort peu. Le

fin mot de la situation serait que le Duc trouve insignifiante la dot de \$5,000,000 que lui apporta l'Américaine, surtout depuis que le mariage de W. K. Vanderbilt, père de la Duchesse, avec Mme Rutherford, a détruit les rêves dorés d'héritage possible, du jeune Duc anglais. Sa grâce de Marlborough escomptant les millions des Vanderbilt, s'apprêtait à conquérir une vice-royauté, en suivant les brisées de ce veinard de Lord Curzon, qui, de par les millions des Leicester, en décrocha une il y a quelques années. On affirme que les enfants du Duc, le jeune Marquis de Blandford, et le plus jeune Lord Ivor Spencer, empêcheront par leur présence une séparation judiciaire; mais que, malgré les efforts de W. K. Vanderbilt et ceux des amis du Duc, une séparation à l'amiable est inévitable entre le Duc et la Duchesse; le seigneur de Blenheim ayant un très mauvais caractère que sa déception n'améliorera probablement pas. Tant il est vrai que ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur, comme dit la chanson. Cette pauvre Duchesse, "Consuelo" des salons de New-York, pendant quelques années une des étoiles de la cour de St James, doit en savoir quelque chose. Plaignons-la. Son berceau fut trop doré pour ne point susciter des convoitises malsaines.

A Cuba

—Comme si Cuba n'eut pas eu assez d'une tempête politique, qui lui vaut de faire ridiculement flotter son pavillon national sur la tête d'un gouverneur étranger, sorte de magister à la main chargée de fêrues, les éléments ont ajouté à l'infortune de cette île en l'accablant de leur furie. Le 17 octobre, à 7.30, après avoir été annoncé une heure avant sa venue, par le Rév. Père Lèves, savant astronome du collège de Berlin de la Havane, un épouvantable cyclone s'abattit sur la partie nord de Cuba. Le vent qui soufflait à la vitesse de quatre-vingts milles à l'heure, tua en divers accidents une centaine de personnes, abattit quantité d'immeubles, et, détruisant la récolte du tabac dans les campagnes avoisinant la capitale, causa pour plus de \$2,000,000 de pertes. On se fera une idée de la violence de cet ouragan tropical, quand on saura qu'ayant chassé sur toutes ses ancres, le croiseur "Brooklyn" des Etats-Unis fut jeté à la côte; que des centaines de gabares furent brisées contre les môles de la Havane.

Comme nous écrivons ces lignes, la quiétude renaît à peine dans la Perle des Antilles. Le même cyclone a aussi affecté grandement les côtes de la Floride, et, les 18 et 19 octobre, suivant sa course formidable il semait la mort et la désolation parmi les navigateurs de l'Atlantique, du golfe du Mexique aux côtes de Floride et jusqu'aux Bermudes. De néfastes et extraordinaires raz de marée se manifestèrent sous la poussée du vent, en de nombreux points des côtes éprouvées. Voici, brièvement, un détail des malheurs causés par le redoutable phénomène dont nous parlons:

A Elliott Key, petite île située à 20 milles au sud de Miami, Floride, le raz de marée couvrit totalement l'île, noyant toute la population d'environ 300 âmes.

Sur les côtes de l'Honduras, un grand nombre de navires ont été coulés par le terrible phénomène, plusieurs centaines de marins ont perdu la vie, et les plantations de ce petit Etat ont subi des pertes énormes.

A San Salvador, dans le Nicaragua, en Floride surtout, les dégâts et les malheurs sont incalculables. C'est dire que le cyclone de la mi-octobre de cette année, laissera un triste et impérissable souvenir aux populations de l'Amérique centrale et des Antilles, et qu'il attire en ce moment la sympathie universelle sur les populations et les pays éprouvés.

Nous vous parlerions bien de la situation faite à l'avenir de Cuba par l'intervention des Américains, mais l'espace nous fait défaut. En tout cas, constatons sincèrement que M. Magoon, le gouverneur américain de l'île, fait oeuvre bonne en épurant le moral des insulaires, comme ses compatriotes épurèrent jadis les infectes quartiers de la Havane, foyers de pestilence et de fièvre jaune. C'est en prenant sa mission civilisatrice au sérieux, que M. Magoon vient de découvrir un déplorable et peu flatteur état de choses, dans les hôpitaux de la Havane. Il serait futile d'ajouter que le gouverneur Magoon imposera à ses administrés, à cet égard, de salutaires, morales, et hygiéniques mesures.